Le présent est davantage que l'instant

François Dosse

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/333>

DOI : 10.4000/elh.333

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2013

Pagination : 37-46

ISBN : 978-2-35698-065-6

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

François Dosse, « Le présent est davantage que l'instant », *Écrire l'histoire* [En ligne], 12 | 2013, mis en ligne le 15 novembre 2016, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/333> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.333>

Le présent est davantage que l'instant

LE TEMPS PRÉSENT EST-IL RÉDUCTIBLE à une simple période supplémentaire assimilable à l'histoire immédiate telle que l'entend un Jean Lacouture ou un Jean-François Soulet ou à l'histoire du très contemporain telle que la définit Pierre Laborie, soit une prospection du proche s'ajoutant aux quatre vieilles traditionnelles: l'Antiquité, le Moyen Âge, l'époque moderne et contemporaine? Certes, il faut bien un cadre institué – et il y en a un avec l'Institut d'histoire du temps présent (IHTP), dont la création remonte à 1978 – pour définir un champ d'investigation qui se dote inéluctablement de limites chronologiques. Les travaux de l'IHTP se sont en effet concentrés sur le très contemporain avec une définition mobile de ses limites selon que l'on fixe celles-ci à l'existence de témoins de la période étudiée ou que l'on situe le début du

temps présent à la dernière catastrophe en date, au dernier trauma. Outre l'usage comme sources de l'historien des témoignages oraux, l'histoire du présent ne diffère pas radicalement dans ce cas des problèmes méthodologiques que peut rencontrer l'historien de périodes plus lointaines.

Une autre manière de définir, de concevoir le temps présent me semble plus originale et suggestive, plus propice à rendre compte de la façon dont les sociétés du passé vivaient la temporalité ainsi que de la complexité et de l'enchevêtrement des différentes temporalités, c'est de l'envisager comme relevant de la contemporanéité du non-contemporain dont les racines plongent dans l'épaisseur temporelle indéfinie de l'expérience humaine, soit tout le présent du passé. Avec une telle approche, on sort des délimitations traditionnelles entre périodes. Mais

François Dosse, université Paris-Est Créteil, chercheur associé à l'IHTP – Institut d'histoire du temps présent – et au CHCSC
– Centre d'histoire culturelle des sociétés contemporaines.

rappelons simplement une évidence, celles-ci ne sont en fait qu'artefacts et n'ont aucun substrat naturalisé. Cette conception novatrice et transgressive de l'histoire du temps présent, on la trouve dans le programme d'enseignement que propose pour son élection à l'EHESS Pierre Nora lorsqu'il se présente, en 1975, à une direction d'études sur « l'histoire du présent ». Il évoque l'histoire contemporaine dans ce programme comme le parent pauvre des études historiques, « frappée d'infériorité dans son principe même ». S'appuyant sur la révolution historiographique qui a remis en question les principes intangibles au ^{xix}^e siècle d'une histoire conçue comme science du passé, il ajoute :

Il est logique que l'interrogation des historiens élargisse naturellement son horizon au temps présent : un présent dont l'épaisseur propre et la transparente opacité posent cependant à l'étude des problèmes de méthode tout particuliers. Ce sont les caractères originaux de cette nouvelle conscience historique qu'à défaut de moyens on aurait l'intention d'éclairer.¹

Une fois titulaire de la chaire d'histoire du présent, Pierre Nora va en faire le lieu d'élaboration de sa grande entreprise historiographique, celle des *Lieux de mémoire*, reliant clairement dès le départ, en 1978, sa problématique naissante à celle du présent :

C'est seulement que tout en remontant très loin dans le temps, nous pouvons comprendre que nous ne quitterons

pas le plus proche. Et que même en parlant du Moyen Âge, nous faisons de l'histoire contemporaine.²

Définissant les lieux de mémoire comme un entre-deux qui se situe à mi-chemin entre la mémoire collective et l'histoire, Pierre Nora considère le temps présent comme cet entre-deux entre passé et présent, comme le travail du passé dans le présent. Dans cette perspective extensive, le présent ne relève plus d'une simple période supplémentaire, mais d'un nouveau regard, d'une nouvelle conception de l'opération historiographique.

On peut à cet égard se demander si cette nouvelle approche du temps présent ne correspond pas à un basculement de notre régime d'historicité tel que l'analyse François Hartog qui le qualifie de présentisme³. La notion exprimerait alors le changement de notre rapport au passé du fait de l'opacification du futur, de la crise de l'avenir et de l'effondrement au ^{xx}^e siècle de toutes les formes de téléologie historique. Il en résulterait une dilatation de notre « espace d'expérience » du fait de l'effondrement de notre « horizon d'attente », pour reprendre les catégories métahistoriques de Reinhart Koselleck. En troisième lieu, cette présentification peut aussi s'étayer sur une série de filiations philosophiques dans la pensée du temps pour lesquelles le présent est bien davantage que l'instant, ce qui sera le sens de notre propos ici.

1. Pierre Nora, « Projet pour une direction d'études sur l'histoire du présent », archives EHESS.

2. Pierre Nora, notes préparatoires à son séminaire, année 1978-1979, citées dans François Dosse, *Pierre Nora. Homo historicus*, Perrin, 2011, p. 290.

3. François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Éd. du Seuil (La Librairie du ^{xxi}^e siècle), 2003.

Le présent ne se réduit pas à l'immédiat

On connaît bien les thèses du XI^e livre des *Confessions* de saint Augustin lorsqu'il se demandait : « Qu'est-ce donc que le temps ? » Questionnement intérieur, sinon intime. Augustin précise qu'il a l'impression de le savoir, mais ne saurait pas l'expliquer si on lui pose la question. Partant de ce paradoxe ainsi que de l'aporie qui consiste à mesurer ce qui n'est pas, Augustin se tourne vers le présent, un présent élargi qui englobe les choses passées et l'attente des choses futures :

Le présent du passé, c'est la mémoire, le présent du présent, c'est la vision, le présent du futur, c'est l'attente.⁴

Il n'y a donc pour Augustin de futur et de passé que par le présent. Le passage que l'historien effectue est celui d'un mouvement qui le mène du futur dans le passé par le présent. Ce transit effectué dans un espace singulier scandé par des espaces de temps débouche sur une nouvelle aporie, car le temps n'a pas d'espace propre et Augustin perçoit bien le problème. Il dédouble alors la conscience du temps humain en distinguant le rapport qui privilégie la relation intime au temps, qu'il qualifie d'*intensio*, et ce qui va jouer le rôle de substitut au temps cosmologique, qu'il dénomme *distensio animi* :

Je vois donc que le temps est une distorsion. Mais est-ce que je vois ? Ou est-ce que je crois voir ce que je vois ?⁵

La manière dont Augustin conçoit le temps en partant du présent est encore d'une grande actualité, comme le souligne le philosophe Jean-Toussaint Desanti :

Il me semble que la situation « ontologique », affrontée jadis par Augustin, est encore vive et inquiétante. Pour nous aussi ce qui nous est le plus proche est tout autant le plus lointain. Et le « temps » nous apprend l'indéchirable unité de cette distance et de cette proximité.⁶

Il résulte d'une telle approche que l'événement est ce qui fait signe à l'âme humaine, à l'intériorité de l'homme. Le second enseignement augustinien est que le passé n'est jamais vraiment révolu, car il continue à travailler le présent dans un futur du passé qui vient frapper l'individu dans son actualité la plus vive. Tout se joue donc entre l'impression première sur le caractère distendu, composite du temps conçu dans son extériorité et la capacité de l'homme à retrouver des intensités qui fassent sens. Ainsi, Augustin a pris pour objet de réflexion « des événements de sa vie, de ses ruptures, de ses refus, de ses hésitations, de ses jouissances, de ses tourments... Il a cherché le langage capable de le conduire à l'appropriation de sa vie distendue⁷ ».

L'histoire qui part des préoccupations présentes n'engage pas seulement l'ouverture d'une période nouvelle, le très proche s'ouvrant au regard de l'historien. Elle est aussi une histoire différente qui

4. Saint Augustin, *Les Confessions*, Livre XI, chap. XIV, Flammarion (GF), 1964, p. 269.

5. *Ibid.*, chap. XXIII., p. 273.

6. Jean-Toussaint Desanti, *Réflexions sur le temps. Conversations avec Dominique-Antoine Grisoni*, Grasset (Figures), 1992, p. 23-24.

7. *Ibid.*, p. 47.

se cherche dans la rupture avec le temps unique et linéaire, et pluralisant les modes de rationalité. C'est la démonstration que fait l'historien Henri-Irénée Marrou, grand spécialiste de saint Augustin, lorsqu'il met en avant une équation qui internalise le rapport présent dans l'approche du passé pour définir l'opération historique :

Par cette image, je veux simplement mettre en évidence le fait que, de même qu'en mathématiques la grandeur du rapport est autre chose que chacun des termes mis en relation, de même l'histoire *est* la relation, la conjonction, établie, par l'initiative de l'historien, entre deux plans de l'humanité, le passé vécu par les hommes d'autrefois, le présent où se développe l'effort de récupération de ce passé au profit de l'homme, et des hommes d'après.⁸

Le programme phénoménologique des variations imaginatives et de la réduction eidétique de Husserl accorde aussi à l'événement une épaisseur temporelle qui relie les trois dimensions du passé et du futur par le présent. Husserl distingue trois types de phénomènes que le temps met en jeu : les objets transcendants qui occupent une place dans le temps objectif, les modes d'apparition de ces objets dans les phases de la conscience temporelle, et enfin le flux du temps en tant qu'écoulement continu par lequel Husserl perçoit son fil conducteur qui n'est autre que le sujet. C'est le flux absolu de la

conscience qui est considéré comme constitutif du temps, échappant ainsi à la temporalisation puisque la fondant.

L'événement, dans cette acception, excède aussi sa factuelité. Husserl recommande à ses auditeurs, dès le début de ses *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*⁹, de mettre hors circuit « le temps objectif », tout en le conservant en réserve. Suspendant toute position transcendantale, Husserl cherche ainsi une attention à la pure immanence du phénomène temporel. La phénoménologie husserlienne innove en soulignant un phénomène qualifié de « rétention », souvenir primaire, sorte d'impression « associée à une modification immédiate qui la constitue en tout juste passé¹⁰ ». À cette impression première s'ajoute tout aussi spontanément, selon Husserl, une « mise en attente », un « creux futur », qu'il qualifie de « protention ». Ainsi, Husserl ne limite pas le « maintenant » à un simple instant fugitif, mais l'inscrit à l'intérieur d'une intentionnalité longitudinale selon laquelle il est à la fois la rétention de ce qui vient de se produire et la protention de la phase à venir. À ce titre, comme l'indique Desanti, il redonne à l'expression « maintenant », qui désigne le présent, sa double signification d'un maintien et d'une ouverture : C'est cette intentionnalité longitudinale et non objecti-

8. Henri-Irénée Marrou, *De la connaissance historique* [1954], Éd. du Seuil (Points histoire), 1983, p. 36-37.

9. Edmund Husserl, *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps* [1905], trad. de l'allemand par Henri Dussort, PUF, 1964.

10. Jean-Toussaint Desanti, *op. cit.*, p. 110.

vante qui assure la continuité même de la durée et préserve le même dans l'autre.¹¹

La phénoménologie du temps par ses présupposés déborde donc de la simple factualité puisque Husserl se pose la question de savoir comment le « ressouvenir » permet une présentification du passé et comment cette représentation peut rester fidèle à son objet. Cette implication du ressouvenir dans l'unité du temps vécu doit intégrer la dimension des intentions d'attente contenues dans le souvenir lui-même :

Le présent est à la fois ce que nous vivons et ce qui réalise les anticipations d'un passé remémoré. [...] En ce sens, le présent est l'effectuation du futur remémoré.¹²

Le passé est flux de vécus qui sont tous au présent car le temps n'est plus considéré comme une ligne continue et extérieure, mais comme un réseau d'intentionnalités. Le temps ne peut donc être que subjectif, selon Husserl, mais il a pourtant une réalité objective. Le temps comme le monde sont toujours un *déjà-là* pour la conscience :

Le temps lui-même doit finalement être considéré à trois niveaux : temps objectif (niveau un), temps objectif des tempo-objets (niveau deux), temps immanent (niveau trois).¹³

Pour représenter ces phénomènes de protention et rétention, Husserl prend l'exemple d'un son qui

s'écoule et qui déploie ses modulations différentes au fil du temps. Les modes de saisie temporels de l'objet-son seront l'attente (protention), l'attention (présentification) et le souvenir dit primaire (rétention).

Le philosophe Henri Bergson, à la même époque que Husserl, a ouvert une autre voie, non phénoménologique, mais qui accorde le même primat au présent et au débordement de la simple factualité de l'événement. Bergson ne suit pas Husserl sur un point essentiel qui est le statut accordé à la conscience, qui se voit attribuer avec la notion d'intentionnalité (la conscience comme conscience *de* quelque chose) une prévalence absolue comme source ultime de toutes les manifestations de l'expérience : de la perception à la logique. Bergson évite ce primat de l'ego en considérant que la conscience n'est pas la conscience *de* quelque chose, mais elle *est* quelque chose, parmi bien d'autres choses. Bergson, sur ce point, introduit une profonde rupture avec la tradition philosophique qui situe la lumière du côté de la conscience seule capable de sortir les choses du monde de l'opacité, « un peu comme si l'intentionnalité de la conscience était le rayon d'une lampe électrique... Pour Bergson, c'est tout le contraire. Ce sont les choses qui sont lumineuses par elles-mêmes, sans rien qui les éclaire¹⁴ ».

11. Paul Ricœur, *Temps et récit* [1985], t. III, *Le Temps raconté*, Éd. du Seuil (Points essais), 1991, p. 53-54.

12. *Ibid.*, p. 68.

13. *Ibid.*, p. 81.

14. Gilles Deleuze, *Cinéma I. L'image-mouvement*, Éd. de Minuit (Critique), 1983, p. 89.

En rupture avec les thèses de l'historisme allemand de Ranke comme avec celles de l'école historique française de Langlois, Seignobos et Lavis, Bergson avance une conception du temps très novatrice car elle est fondée sur la conception d'un passé « contemporain » du présent qu'il a été. Il en résulte que le passé n'est jamais vraiment révolu et persiste dans le présent dont il n'est pas dissociable. Il y a un paradoxe de la contemporanéité du passé qui tient à l'incarnation du souvenir dans une image qui ne peut se projeter dans son propre présent dont le souvenir est contemporain, mais seulement en fonction du nouveau présent qui le tient pour passé. Bergson délinéarise la chronologie, suggérant une autre logique que simplement consécutive, intriquant passé et présent grâce à la prise en considération du dédoublement du présent :

Il se dédouble à tout instant, dans son jaillissement même, en deux jets symétriques, dont l'un retombe vers le passé tandis que l'autre s'élance vers l'avenir.¹⁵

Bergson se rapproche ici de la conception freudienne d'une hétérochronie, d'un écheveau dans lequel l'inconscient agit sur le présent à partir de souvenirs-images préservés dans la mémoire. Dans *Durée et Simultanéité*¹⁶, Bergson avance l'idée d'un multiple pur qui récapitulerait toutes les hypothèses d'un pluralisme généralisé comme d'un pluralisme

restreint et déboucherait sur un seul temps à la fois universel et impersonnel. Ce qui compte est l'acte en train de s'effectuer, le processus en cours comme innovant et libérant des devenirs.

Bergson redonne vie et enjeu au passé en le reliant au présent par la mémoire. Il différencie deux types de mémoire en repérant une mémoire-habitude qui relève de la part sensori-motrice du corps et une mémoire pure, coextensive de la conscience dans son rapport à la durée. Le dynamisme de cette dernière relève chez Bergson d'une relative autonomie par rapport au support corporel. Dans *Matière et Mémoire*¹⁷, Bergson entend démontrer que le passé se survit sous deux formes distinctes : 1) dans des mécanismes moteurs ; 2) dans des souvenirs indépendants. Il va jusqu'à considérer que l'on pourrait se représenter deux mémoires théoriquement indépendantes. La dynamique propre à cette mémoire pure relèverait d'une combinatoire entre trois éléments : deux en position opposée, le souvenir pur d'un côté et la perception de l'autre, dont la relation s'effectue grâce à la médiation du souvenir-image.

La perception, selon Bergson, met en œuvre un cône renversé. En sa pointe s'opère le voir présent qui mobilise une épaisseur toujours plus large du cône au fur et à mesure de ses besoins et de sa plongée dans les profondeurs du passé. Il n'y a donc pas de coupure

15. Henri Bergson, *L'Énergie spirituelle. Essais et conférences*, F. Alcan, 1919, p. 131.

16. Henri Bergson, *Durée et Simultanéité*, F. Alcan, 1922.

17. Henri Bergson, *Matière et Mémoire*, F. Alcan, 1896.

entre passé et présent, mais intrication des deux en fonction des intérêts pragmatiques du présent :

Notre présent tombe dans le passé quand nous cessons de lui attribuer un intérêt actuel. Il en est du présent des individus comme de celui des nations [...].¹⁸

Il y a donc conservation du passé dans le présent. Cela renvoie à l'indivisibilité du changement qui explique que le passé puisse faire corps avec le présent :

Sans cette survivance du passé dans le présent, il n'y aurait pas de durée, mais seulement de l'instantanéité.¹⁹

La métaphysique bergsonienne entend aussi renouer avec l'expérience intégrale. Elle exprime cette expérience, y compris dans sa dimension expérimentale. Elle peut rendre compte, contrairement à la métaphysique de la tradition, de l'imprévisibilité et donc de l'événement-avènement. Le caractère insaisissable de ce dernier tient surtout chez Bergson à sa remise en question de l'idée de successivité. Il réalise une critique radicale de la logique rétrospective selon laquelle un événement est d'abord projeté, puis relié, et enfin passé, révolu. Il convient au contraire de saisir les logiques temporelles pour elles-mêmes à la fois comme sources d'expérience et dans leurs infléchissements en fonction des usages du présent. Le passé n'est jamais totalement révolu ;

il n'est pas du présent aboli non plus, car le souvenir accompagne la perception comme son ombre ou comme son spectre. Penser en termes de succession n'est donc pas approprié :

Que le temps implique la succession, je n'en disconviens pas. Mais que la succession se présente d'abord à notre conscience comme la distinction d'un « avant » et d'un « après » juxtaposés, c'est ce que je ne saurais accorder.²⁰

Dans une perspective bergsonienne, Gilles Deleuze et Félix Guattari distinguent deux modes temporels, le *Chronos*, par lequel le temps fixe les choses et les personnes dans leur effectuation, dans un présent, et l'*Aïôn*, qui relève d'une éternité paradoxale par laquelle quelque chose d'incorporel, d'ineffectuable, déborde et survit à l'effectuation :

[C'est une] ligne flottante qui ne connaît que les vitesses, et ne cesse à la fois de diviser ce qui arrive en un déjà-là et un pas-encore-là, un trop-tard et un trop-tôt simultanés, un quelque chose à la fois qui va se passer et vient de se passer.²¹

Le *Chronos* ne remplit pas les états de chose car quelque chose lui échappe qui se trouve sur la ligne de l'*Aïôn* :

Deux temps, dont l'un ne se compose que de présents emboîtés, dont l'autre ne fait que se décomposer en passé et futur allongés. Dont l'un est toujours défini, actif ou passif, et l'autre, éternellement Infinitif, éternellement neutre.²²

18. Henri Bergson, *La Pensée et le mouvant* [1934], PUF (Quadrige), 2005, p. 169.

19. *Ibid.*, p. 201.

20. Henri Bergson, « La Pensée et le mouvant », dans *Œuvres*, t. I, PUF, 1959 (éd. du centenaire), p. 1384.

21. Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Mille Plateaux*, Éd. de Minuit (Critique), 1980, p. 320.

22. Gilles Deleuze, *Logique du sens*, Éd. de Minuit (Critique), 1969, p. 79.

Le temps présent : doublement issu de la cristallisation du sens et de l'hétérochronie

La psychanalyse nous a appris l'aporie d'une approche continuiste, linéaire et consécutive du temps. Elle a permis d'introduire de la fragmentation, de l'hétérogène, le refoulement du passé et son retour obsessionnel, l'après-coup. En 1978, Michel de Certeau, dans sa notice « Histoire et psychanalyse », écrite dans l'encyclopédie *La Nouvelle Histoire* dirigée par Jacques Le Goff, opposait deux stratégies du temps. D'une part, il y aurait l'historiographie construite à partir d'une coupure entre présent et passé, postulant, de la part de l'histoire, un souci d'objectivation de ce qui n'est plus et une stratégie de mise à distance dans un souci d'intelligibilité. De l'autre, il y aurait la mémoire dont la stratégie passe par l'oubli actif, la résistance au passé, à son retour insidieux pour éviter que le mort ne saisisse le vif :

La psychanalyse et l'historiographie ont donc deux manières différentes de distribuer l'espace de la mémoire. Elles pensent autrement le rapport du passé et du présent. La première reconnaît l'un dans l'autre ; la seconde pose l'un à côté de l'autre.²³

Cette distinction est certes utile pour éviter le confusionnisme entre les deux démarches historique et psychanalytique, mais il convient d'en nuancer la différence, car depuis 1978 on a pu mesurer l'importance du travail de mémoire dans l'opération

historiographique elle-même. Le phénomène de latence nous révèle l'importance, dans le domaine de la psyché comme de l'histoire, de l'après-coup, ce qui induit une conception éclatée de la temporalité. Le psychanalyste André Green la qualifie d'hétérochronie car fondée sur cette importance de l'après-coup qui intervient ultérieurement et vient donner une intelligibilité nouvelle au passé tout en se définissant aussi comme un supplément de sens. À partir de cette conception, l'événement, traumatique ou non, n'agit qu'à retardement, et sa vérité n'est efficace que dans l'après-coup :

Le temps où ça se passe n'est pas le temps où ça se signifie.²⁴

Le sens s'inscrit donc dans un processus temporel au cours duquel le passé n'est pas révolu, mais toujours source d'invention, soit une structure feuilletée du temps individuel comme du temps collectif selon des imbrications temporelles chaque fois singulières, comme l'a magnifiquement montré Freud lui-même à propos de la cité romaine. L'autre rapprochement entre la psychanalyse et l'histoire du temps présent, c'est que toutes deux revêtent une valeur performative, contribuant à édifier « un tombeau pour le mort » au double sens d'honorer le passé et de le remettre à sa place. Les deux pratiques relèveraient à ce niveau d'un même travail de deuil indispensable afin de rouvrir

23. Michel de Certeau, « Histoire et psychanalyse », dans Jacques Le Goff, Roger Chartier, Jacques Revel (dir.), *La Nouvelle Histoire*, Retz, 1978 ; repris dans Michel de Certeau, *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, Gallimard (Folio essais), 1987, p. 99.

24. André Green, *Le Temps éclaté*, Éd. de Minuit (Critique), 2000, p. 45.

le présent à de nouveaux possibles. L'histoire serait, selon Michel de Certeau, un discours autour d'une « présence manquante », instituante d'une coupure irréversible car l'avoir-été est à jamais absent. En même temps, cette frontière instituée par l'historiographie reste fragile, car elle vise à entériner une limite infranchissable et en même temps elle bute sur l'impossible rupture du lien avec le passé. À la fois travail de la mort et travail contre la mort, l'écriture historique s'énonce en termes d'une place à trouver pour la sépulture. L'écriture historique « exorcise la mort en l'introduisant dans son discours »²⁵. Équivalent de la perlaboration dans la cure analytique, la conversion scripturaire que réalise l'historien exerce un rôle performatif, assigne au lecteur une place qui devient un « devoir-faire » et ouvre à un rapport internalisé entre présent et passé.

De son côté, la reprise herméneutique de sens de l'expérience historique attribue aussi un supplément de sens qui n'est pas sans analogie avec ce que réalise le psychanalyste lors de son écoute flottante avec son patient. Pour l'herméneute, la distance temporelle n'est plus perçue comme handicap pour connaître le passé, mais comme ressource d'une meilleure connaissance du passé. La nouvelle conscience historiographique à laquelle invite l'herméneutique transforme

la distance temporelle en « possibilité positive et productive donnée à la compréhension »²⁶. Cette réactivation du passé dans ses possibles non avérés rejoint toute une longue tradition, celle du messianisme juif, celle de Franz Rosenzweig, Walter Benjamin ou Gershom Scholem, qui ont en commun de vouloir rendre compte de l'idée du temps de l'aujourd'hui libérée de toute téléologie, de toute idée d'un progrès inéluctable et continu. Le temps renvoie chez ces penseurs à l'expérience elle-même, à sa traversée, et trouve ainsi une épaisseur, une qualité qui n'est pas seulement une mesure temporelle. Dans cette optique, on passe d'un temps de la nécessité à un temps des possibles. C'est ainsi que Walter Benjamin ne considère pas le rapport entre le passé et le présent sous la seule forme traditionnelle de la successivité. Le passé devient chez lui contemporain du présent, car il se constitue en même temps que le présent :

Passé et présent se *superposent* et non pas se juxtaposent. Ils sont simultanés et non pas contigus.²⁷

Alors que le passé vient hanter le monde des vivants, leur présent, l'historien devient le médiateur de cette relation. Walter Benjamin internalise le travail de mémoire à l'intérieur de l'opération historiographique :

L'histoire n'est pas seulement une science, elle est tout

25. Michel de Certeau, *L'Écriture de l'histoire*, Gallimard (Bibliothèque des Histoires), 1975, p. 118.

26. Hans-Georg Gadamer, *Vérité et Méthode. Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique* [1960], trad. de l'allemand par Étienne Sacre et Paul Ricoeur, Éd. du Seuil (L'ordre philosophique), 1976, p. 137.

27. François Proust, *L'Histoire à contretemps* [1994], Librairie générale française (Le Livre de poche), 1999, p. 36.

autant une forme de remémoration. Ce que la science a « constaté », la remémoration peut le modifier.²⁸

Cette notion de remémoration chez Benjamin ne renvoie pas seulement à une simple conservation des événements du passé dans la mémoire, mais à leur réactualisation dans l'expérience présente. Elle relève donc d'un acte volontaire, conscient, et qui passe par la narration orale ou écrite. Selon Walter Benjamin, le sens tente de se dire dans le présent, ce qui nécessite de posséder l'art du présent qui est un art du contretemps, de l'intempestif. Le sens se déplace donc au fil du temps en fonction de ses diverses phases d'actualisation. Comme le dit Paul Ricœur, à propos de Yoseph Yerushalmi :

Ce malaise est peut-être le nôtre, à nous tous, les enfants bâtards de la mémoire juive et de l'historiographie sécularisée du XIX^e siècle.²⁹

L'herméneutique critique, telle que la définit Ricœur, se trouve bien là dans ce croisement, dans cet entre-deux qu'est le temps raconté qui se trouve pris entre deux pôles, entre le temps cosmologique et le temps intime, entre familiarité et étrangeté. C'est dans cet entre-deux que se situent la conscience historiographique et donc le temps présent :

Il importe en réalité de voir dans la distance temporelle une possibilité positive et productive donnée à la compréhension.³⁰

Il en résulte un déplacement du regard historien qui avait jusque-là tendance à observer l'advenue du nouveau en s'interrogeant sur ses causes, alors qu'il est conduit aujourd'hui à parcourir les traces laissées par l'événement et de suivre au plus près les métamorphoses de sens qu'il subit dans sa traversée du temps. Ce déplacement de l'aval vers l'amont de la factualité nourrit le tournant historiographique actuel, car il induit une double interrogation sur les modalités de fabrication et de perception dans le passé dont on parle ainsi qu'une revisitation de ce passé dans ses traces jusqu'au moment présent à partir duquel l'historien l'interroge. Il en résulte une histoire au second degré qui peut revêtir ce nom d'histoire du temps présent impliquant une temporalité bien plus large que la simple histoire immédiate. Cette approche s'ouvre sur un continent nouveau qui n'invalide nullement l'événement infrasignificatif réduit à sa factualité. Elle ajoute à ce dernier ce que Paul Ricœur appelle l'événement suprasignifiant, sursignifiant, soit toutes les sédimentations de sens qui lui ont été apportées jusqu'à nous, jusqu'à notre temps présent. Vaste chantier qui s'ouvre à l'historien à l'heure de la conversion de sa discipline à la réflexivité.

28. Walter Benjamin, *Paris, capitale du XIX^e siècle. Le livre des Passages* [1939], trad. de l'allemand par Jean Lacoste d'après l'éd. orig. établie par Rolf Tiedemann, Éd. du Cerf (Passages), 3^e éd., 1997, p. 489.

29. Paul Ricœur, *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Éd. du Seuil (L'ordre philosophique), 2000, p. 522.

30. Paul Ricœur, *Du texte à l'action. Essai d'herméneutique II*, Éd. du Seuil (Esprit), 1986, p. 137.